

Le cinéma documentaire de Sébastien Lifshitz

Les traces de la mémoire

Guilhem Caillard

Number 284, May–June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69013ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caillard, G. (2013). Le cinéma documentaire de Sébastien Lifshitz : les traces de la mémoire. *Séquences*, (284), 17–19.

Le cinéma documentaire de Sébastien Lifshitz

Les traces de la mémoire

Réalisateur discret œuvrant depuis près d'une quinzaine d'années dans le paysage français, Sébastien Lifshitz avoue : « J'ai toujours fait un cinéma confidentiel ». Ses films posent un regard nuancé et ambitieux sur des thèmes qui lui sont chers : l'homosexualité et la mémoire. Remarqué à travers la fiction (**Les Corps ouverts**, **Les Terres froides** et **Presque rien**, à ce jour son film le plus populaire), le cinéaste manifeste un attachement aussi fort envers le documentaire. **Les Invisibles**, sélectionné à Cannes en 2012, reçoit l'année suivante le César du Meilleur documentaire, tandis que **Bambi**, relatant la vie passionnante d'une transsexuelle, est auréolé du Teddy Award du Meilleur documentaire à la Berlinale 2013. Paris, où Sébastien Lifshitz est né et vit aujourd'hui, a été témoin de toute sa formation artistique. C'est là que nous l'avons rencontré. Traversée des préoccupations d'un raconteur curieux et attentionné.

GUILHEM CAILLARD



Sébastien Lifshitz

Sur un long format (près de deux heures), **Les Invisibles** expose, face à la caméra, les témoignages d'hommes et de femmes nés dans l'entre-deux-guerres et qui ont pour point commun d'être homosexuels. Tour à tour, Bernard et Jacques, Pierrot, Thérèse, Monique racontent, seuls ou en couples, leurs vies en des temps où, plus que taboue, leur condition faisait l'objet d'une dénégarion et d'un mépris généralisés. Ce documentaire a beaucoup fait parler. Surpris de pouvoir fédérer un public aussi large, Lifshitz avoue avoir d'abord perçu la récente actualité politique et sociale en France (légalisation du mariage homosexuel par le gouvernement socialiste) comme une menace risquant d'étouffer son film. **Les Invisibles** n'évoque presque jamais ces questions de droits; pourtant, sa sortie en plein débat fut l'occasion de familiariser une partie du grand public avec des problématiques paraissant lointaines.

QUI SONT CES INVISIBLES ?

La fascination de Lifshitz pour ces personnages ne date pas d'hier. À dix ans, le futur cinéaste traînait dans les marchés aux puces, collectionnant les vieux papiers, photos et magazines. « Il y a une mémoire dans ces documents à laquelle je suis très attaché, qui m'a permis de rejoindre des périodes que je n'ai pas connues. Je suis fasciné par les traces et la mémoire. » La photographie anonyme, aussi dite *photographie de famille*, est au cœur des recherches d'images insolites menées par le réalisateur qui tombe un jour sur un album de famille datant des années 1950. Deux vieilles femmes

à l'allure bourgeoise retiennent son attention: leurs poses intriguent Lifshitz qui ne parvient pas à déterminer l'essence de leur relation. Sont-elles sœurs, cousines, amies? Le brocanteur sort dix autres albums mettant en scène ces mêmes personnes. Lifshitz comprend vite qu'il s'agissait d'amantes mais, ce qui le fascinait plus encore, c'est qu'elles avaient ressenti le besoin de mettre leur couple en scène, pour laisser une trace. Or, à l'époque, pour faire développer ces images, il fallait passer par un laboratoire de quartier,

insinuant pour le couple d'accepter de s'exposer socialement. Le cinéaste a récolté des centaines d'images d'amour, frappé par le sentiment de bonheur et de liberté émanant de celles-ci. « Par rapport à l'histoire officielle de l'homosexualité, souvent assimilée à des tragédies, dont on a une image assez noire produite par l'inconscient collectif, ces photographies racontaient autre chose. Je me suis alors interrogé: est-ce que, dans le fond, ces personnes n'étaient pas parvenues à négocier quelque chose avec elles-mêmes, leurs familles, leur monde professionnel et la société, pour vivre plus ou moins bien ce qu'elles étaient? Je me disais que cet arrangement avait dû se vivre sur le mode de la discrétion. La meilleure façon de répondre à cette question était d'aller à la rencontre d'hommes et de femmes âgées de 70 à 80 ans. »

Ils et elles sont invisibles, d'abord parce que les personnes âgées sont très peu filmées au cinéma et dans les médias. Lifshitz avait cette prétention avouée de convoquer une autre image de la vieillesse. La chanson d'Aznavor *Comme ils disent* (1972), dont les intentions bienveillantes ne sont pas à remettre en question, posait tout de même un regard misérabiliste sur l'homosexualité de l'époque (*J'habite seul avec maman, Mais mon vrai métier, c'est la nuit. Je l'exerce en travesti, je suis artiste...*, *À l'heure où naît un jour nouveau, Je rentre retrouver mon lot de solitude*). Pour Lifshitz, c'est là une image du proscrit qui reste encore ancrée dans les esprits. Il fallait essayer de regarder de plus près la société française des trente dernières années pour trouver une réalité nuancée, loin de la double peine d'être à la fois vieux et homosexuel. Le



spectateur est ainsi surpris par les sentiments de bonheur et de liberté émanant des récits racontés par ces témoins. Ils ont vécu une odyssée, loin de nos lieux communs ébranlés, et sont arrivés à bon port. Il y a eu des luttes, mais l'accomplissement est là. «Chaque individu porte en lui une vérité profonde et c'est le travail d'une vie d'être en adéquation avec celle-ci. C'est ce que raconte le film,» précise Lifshitz.

Ce documentaire est structuré autour de ce que le cinéaste appelle des «plans de table», contre-pied à ce qu'aurait pu être un tournage en courte focale et caméra à l'épaule, pour saisir le maximum d'information. Sébastien Lifshitz a fait le choix de ramener une esthétique de la fiction misant sur les plans fixes et, plus surprenant, la largeur du format scope. Filmés en héros de cinéma, les invisibles sont attablés dans leur salon, sur leur terrasse, seuls ou avec leurs partenaires, exprimant la dimension romanesque de leurs vies. Procédé réussi et fascinant puisque les effets du réel demeurent et préservent l'échelle documentaire. Chaque témoin a ainsi choisi sa pièce de vie préférée: là, Lifshitz alterne les plans rapprochés sur les visages et les valeurs plus larges qui révèlent le décor ambiant. «J'ai beaucoup aimé renforcer la notion de roman d'une vie par les photographies d'archives qui m'ont été prêtées par les témoins, racontant comment ils ont vécu leur différence. Leur succession construit une sorte de chorégraphie d'images qui, je pense, est très importante.»

C'est cette même chorégraphie qui oriente posément l'histoire de Marie-Pierre Pruvot dans le dernier film de Lifshitz. Soixante minutes construites selon des principes identiques: témoignage face à la caméra, archives photographiques et films super 8. En réalisant *Bambi* quelques mois à peine après avoir achevé *Les Invisibles*, Lifshitz a comblé un besoin d'aller plus loin, de préciser sa démarche. Forcé au silence par sa famille et son entourage dans l'Algérie des années 1930, c'est un adolescent introverti que nous découvrons, un invisible qui, cependant, affrontera très vite les condamnations induites par son désir de vivre en femme. Réfugiée à Paris, Marie-Pierre deviendra Bambi, l'une des danseuses et meneuses de revues transsexuelles les plus réputées du cabaret Le Carrousel. Lifshitz se dit fasciné par le personnage: «Entre l'Algérie, la

période de cabaret, sa relation délicate avec sa mère ou encore ses années d'enseignante, elle a mené une trajectoire qu'elle a sans cesse réinventée avec une élégance et une intelligence admirables. Toutes les étapes franchies racontent quelque chose de ce que peuvent être la liberté, une forme de courage, et la capacité de se remettre en cause. Il faut garder en tête qu'au moment où Bambi prend des décisions capitales, le mot même de *transsexuelle* n'existe pas, la loi étant clairement contre elle. C'est une pionnière.» Avec distance et retenue, le film raconte le cocon dans lequel évolue la jeune femme: le monde du cabaret parisien où elle et ses amies sont protégées par leur inconscience et leur légèreté.

Une réflexion de Bambi marque: «La passivité peut être une force, une force de résistance», confie-t-elle au réalisateur. «L'intelligence de cette femme est de ne jamais avoir cherché le conflit, ni la revendication frontale. Elle a fait le choix du compromis pour devenir *Madame tout le monde*. Pourtant, elle a eu et a encore un physique hors du commun: c'est une très belle femme. C'est étonnant car, même aujourd'hui lorsqu'elle revient sur les étapes de sa vie, elle n'insiste jamais trop sur les moments difficiles: cette élégante pudeur m'a séduit. C'est une philosophie de vie qui lui a finalement permis de faire ce dont elle avait envie, avec une courtoisie loin de tout égo surdimensionné.» Marie-Pierre est toujours sublime, jamais vulgaire, ce qui la distingue des allures provocatrices de ses amies transsexuelles et travesties. C'est là qu'il faut lire la notion de passivité: ne pas faire de vagues puisque, dans le fond, les gueulars ne sont pas toujours ceux qui obtiennent ce qu'ils veulent. L'histoire de Bambi est celle d'un équilibre constamment maintenu.

Dans ce dernier film, comme avec *Les Invisibles*, le fléau du sida – ayant forcément croisé de loin ou de près les témoins de Lifshitz – n'est jamais évoqué. Omission volontaire? À cela, le cinéaste répond avoir pourtant de l'intérêt pour la question. Parmi les dix portraits préalablement filmés pour *Les Invisibles*, il en a retenu sept, excluant celui d'un homme atteint par le virus depuis le début de l'épidémie. «Il était passionnant car il avait connu toutes les phases de la maladie, à la fois à travers le traitement et dans l'évolution de son corps.» Mais il était



aussi un témoin problématique, ayant omis d'évoquer certains aspects de sa vie, dont son adoration pour le nazisme et le Front national. Au départ surpris, Lifshitz avait décidé de conserver le témoignage pour éviter le politiquement correct. «Mais il était sur la défensive, avec le sentiment d'être jugé. Je cherchais juste à comprendre pourquoi un homme pouvait à la fois appartenir à une minorité sexuelle persécutée et adhérer à une idéologie la rejetant», précise le réalisateur qui a ensuite découvert que son témoin était à l'origine d'attentats menés en Algérie dans les années 1960. «Au regard des autres personnes interrogées, ce témoignage devenait une verrue. En l'éliminant, partait avec lui toute cette histoire du sida. Les autres témoins du film – soit parce qu'ils étaient en couples depuis très longtemps, couples fidèles et solides, soit parce qu'il s'agissait de femmes – furent moins concernés par le virus. Lorsque je les confrontais au sida, les réponses étaient à côté de la plaque. Leur génération est arrivée à la lisière du phénomène. Et, étrangement, je pense que le film ne souffre pas tant de cette absence.

AUTANT DE TRAVERSÉES

Encore aujourd'hui, l'homosexualité est pour Lifshitz trop souvent assimilée aux villes, aux professions artistiques et libérales. Sa caméra enfonce les portes de lieux moins explorés, des milieux ruraux qu'il filme en scope. «Ce n'est d'ailleurs pas tant la ruralité qui me préoccupe, mais la province qui donne davantage de relief aux personnages que j'y rencontre et les lieux qui les entourent. Pour moi, la ville est trop compliquée à filmer. J'assimile le cinéma à une aventure sur un territoire qui n'est pas le mien, une façon de m'accorder un voyage où rien n'est certain.» *Christophe*, court documentaire inattendu réalisé par Lifshitz à la fin des années 1990, en est la plus belle expression. Réfugiés dans un petit village isolé, un homme et son compagnon, tous deux atteints du sida, reviennent avec maturité et ampleur sur les erreurs et les parcours insolites de leurs vies.

En 2001, Sébastien Lifshitz terminait le tournage d'un documentaire aujourd'hui considéré par de nombreux critiques comme son plus achevé, *La Traversée*. Stéphane Bouquet, ami et collaborateur de Lifshitz sur la plupart de ses scénarios, part

aux États-Unis à la recherche de son père inconnu. L'écrivain et critique se livre à un courageux récit autobiographique, confiant son immense inconfort à s'exposer ainsi. Une façon de révéler une nouvelle écriture, la sienne, grave, secrète et d'autant plus inventive. Poussé par Lifshitz, dont la voix off est très présente, Bouquet est au volant d'une voiture en direction du Tennessee où son père vit encore; il lit ses carnets de notes, pose des commentaires percutants. Durant cette surprenante expédition vers l'Ouest, qui embrasse routes et paysages, le réalisateur lui avait demandé de rédiger un journal intime sur ses sentiments à la veille des retrouvailles avec son père. Incapable d'écrire sur le sujet, Bouquet produit plutôt une sorte de poésie échappatoire. «Il fuyait. Le projet même du film n'était plus en mesure de contenir cette angoisse de la recherche du père. J'ai décidé d'utiliser certains fragments de son journal et je crois que c'est un aspect dont le film ne pourrait pas se passer aujourd'hui», ajoute Lifshitz.

Ce documentaire, rappelle le cinéaste, dialogue avec *Les Terres froides*, moyen métrage de fiction réalisé deux ans auparavant, projection dramatisée de *La Traversée*. Avant même de se poser la question à savoir s'il est de gauche ou de droite, un jeune Maghrébin émigré en France interroge sa place dans la société. Il part à la recherche de son père qu'il trouve à Grenoble et à qui il annonce qu'il est son fils. Cela se passe très mal. *Les Terres froides* a été tourné dans le climat tendu de 1998, alors que la droite du RPR de Jacques Chirac s'était associée pour la première fois de son histoire au Front national pour remporter les élections municipales. «Ce fut une sorte de transgression politique, une association avec le diable, qui révoltait les jeunes. Le racisme était du coup encore plus palpable. L'itinéraire de ce beur qui subit le rejet de son père bourgeois provincial et la violence de ses mots étaient pour moi représentatifs de la haine généralisée envers la jeunesse française. *Les Terres froides* est une vision tragique et fantasmée de ce qu'allait être *La Traversée*. Je crois qu'il est important de voir les deux films comme un ensemble.»

À ce jour, Sébastien Lifshitz compte 12 films à son actif. Il travaille actuellement sur le développement d'un nouveau documentaire. ⑤